

Figure d'exception dans la philosophie de la seconde moitié du xx^e siècle, Levinas a enseigné à Poitiers. A l'heure où l'on célèbre le centenaire de sa naissance, la faculté qui l'a accueilli durant trois années fait preuve d'une certaine discrétion à son égard

Par Alexandre Duval Dessin Fabrice Neaud

Emmanuel Levinas

philosophe qui tranche

En 1964, un professeur fraîchement habilité arrive à Poitiers pour son premier poste. Il a 58 ans. Pour intégrer la fonction publique, il vient de soutenir sa thèse d'Etat qui restera son œuvre majeure. Ce nouveau venu s'appelle Emmanuel Levinas et son travail a pour titre *Totalité et Infini*. Cet essai sur l'extériorité va profondément marquer la philosophie en France de la seconde moitié du xx^e siècle. L'actualité de Levinas découle en bonne partie de cette œuvre. Reste qu'en ce début des années 1960, seuls les initiés ont eu vent de la pensée de ce philosophe né en Lituanie, formé en Allemagne et qui n'a rien moins qu'introduit la phénoménologie en France.

L'administration d'alors exige des professeurs d'enseigner un moment en province avant de pouvoir être nommés à Paris. La capitale ne compte alors qu'une université, la Sorbonne, et Poitiers se distingue déjà par la rapidité des communications la reliant à Paris (trois heures en train à l'époque). Dans les murs de l'Hôtel Fumé se retrouvent des ténors comme Jeanne Delhomme, Mikel Dufrenne, Roger Garaudy, Jacques d'Hondt et désormais Emmanuel Levinas. «*Ça a été un grand moment dans Poitiers, jamais la faculté n'a accueilli d'aussi grands maîtres en même temps.*» Michel Richard, qui a longtemps enseigné à Poitiers pour les classes préparatoires à HEC, reconnaît la chance qu'il a eue d'avoir effectué son troisième cycle durant cette époque bénie.

UN PROFESSEUR MÉTICULEUX

En cette rentrée 1964, Levinas en tant que chargé d'enseignement professe notamment la philosophie générale et logique pour un public de première année. Un certain décalage existe alors entre ce professeur qui formule son cours au rythme de sa pensée, avec toutes les hésitations que comporte un tel mode opératoire, et

un parterre formé de jeunes étudiants. Selon Pierre Francisci, maître de conférences à Poitiers et qui a assisté aux cours de Levinas alors qu'il terminait ses études, le philosophe faisait surtout preuve d'une grande méticulosité. «*Lorsqu'il prononçait un cours d'histoire de la philosophie, il avait le souci de restituer l'idée de l'auteur dans son intégralité. Il avait un respect biblique du texte. C'était en complet décalage avec d'autres enseignants qui cherchaient une lecture originale de l'auteur.*»

Le mot qui revient le plus souvent parmi ceux qui l'ont connu à cette époque est «trancher». Formé en Allemagne par le père de la phénoménologie, Husserl, et par Heidegger, Levinas comprend mal cet enseignement français où l'on choisit plus le lieu de ses études que le «maître» qui va diriger leur contenu. Par chance, au sein du binôme professoral qu'il forme en 1965 avec Jacques d'Hondt, Levinas a hérité de la morale, sujet qui rencontre précisément ses recherches et ne le contraint pas à l'observation d'un programme.

Son éthique de professeur lui interdit toutefois de faire référence à ses propres travaux dans le cadre de ses cours. Jacques d'Hondt y voit aujourd'hui une démarche intellectuelle bien plus fine qu'une simple perméabilité entre les cours et son œuvre. «*On ne raconte pas ce qu'on a déjà dit. Levinas ne faisait pas des cours à partir de ses livres, il faisait des livres à partir de ses cours.*»

Levinas a une œuvre à accomplir, une œuvre qui l'obsède et Poitiers n'est qu'une étape avant de rejoindre la capitale. Là, il accomplit ses tâ-

1. *Noms Propres*, d'Emmanuel Levinas, Fata Morgana, 1976.



ches administratives avec exactitude mais sans excès. Ce n'est pas faute de les connaître, lui qui dirige à la même époque l'École normale israélite orientale. Parler d'une époque malheureuse pour un homme qui a vécu les atrocités de la Révolution de 1917 à Kharkov, en Ukraine, et qui surtout a vu disparaître sa famille durant la Shoah, serait à tous points de vue déplacé. Mais heureux à Poitiers, Levinas ne l'est pas. Il n'en laisse rien paraître, fidèle à son éthique qui s'éprouve davantage dans la relation à autrui que dans la réflexion. Le souci de l'autre prime sur l'attention à sa propre condition. Attentif, charmant, réservé et jovial, même blagueur, voilà l'homme tel qu'il se présente en public. *«Il donnait plus d'importance à vous qu'à lui-même»*, selon Michel Richard. Professeur en khâgne au lycée Balzac de Paris, Yves Thierry y voit *«une préoccupation déontologique»*. Durant l'année 1966-1967, il a suivi deux des cours de Levinas et se souvient comment le philosophe avait accepté, très simplement, d'écrire dans une revue dont il s'occupait alors avec d'autres étudiants.

Cette facilité de relation a rapproché durant cette période Jacques d'Hondt, l'insatiable commentateur d'Hegel, et Emmanuel Levinas dont le dernier ouvrage prenait à contre-pied les théories du philosophe de la finalité de l'Histoire.

Divergences d'opinions, connivences dans la conversation, les deux professeurs se côtoient avec plaisir. En allusion à la théorie de Levinas selon laquelle le visage de l'autre engage une responsabilité envers cet «autre», le disciple d'Hegel estime que

«malgré ce visage ouvert, je suis persuadé que c'était au fond un inquiet». D'Hondt voit affleurer les contradictions dont son éminent collègue est le théâtre malgré son apparente sérénité. Religieux, il suit une voie philosophique tracée par Husserl où le sujet se réduit au moi sans référence à dieu. Juif, sa pensée est fortement influencée par Heidegger, le philosophe le plus proche des nazis.

D'Hondt est témoin des difficultés que représente le fait d'être juif et croyant (bien que Levinas ait eu ce dernier terme en horreur) dans une ville comme Poitiers au cœur des années 1960. Ses rites religieux ne lui facilitent pas la vie et l'on ne lui réserve pas toujours un accueil des plus cléments, notamment parmi les restaurateurs de la ville. *«A Poitiers, même en 1965, être juif, ça n'était pas indifférent. Dans la bourgeoisie et la petite bourgeoisie poitevine, il y avait un antisémitisme latent.»* Levinas «tranche» de nouveau dans le cadre d'une faculté où dominent, selon Jacques d'Hondt, les catholiques «dogmatiques».

LE COUP DE Foudre PHILOSOPHIQUE

Depuis l'intérieur même de la faculté, quelqu'un va toutefois éclairer le séjour poitevin de Levinas. Ce sera son parfait envers : une femme, intellectuellement issue de la tradition catholique la plus classique, grande oratrice et pas vraiment portée sur les restrictions culinaires. Avec Jeanne Delhomme, c'est le coup de foudre philosophique. Leur admiration est réciproque et Levinas consacra à celle qu'il appelle «la grande dame de la philosophie» un portrait dans *Noms propres*¹, ouvrage où la description de l'œuvre prend le pas sur celle de la femme. Et Jacques d'Hondt de résumer cette rencontre : *«En leur compagnie, on se sentait décoller de terre.»*

Tous deux rejoindront Nanterre quand l'Université sera créée et surtout dès que Mikel Dufrenne aura la possibilité d'y faire venir d'anciens collègues. En 1967, le train philosophique de Levinas marque un dernier arrêt en gare de Poitiers avant de rejoindre la capitale où l'attend un certain chahut aux alentours du mois de mai suivant. Lui restera toujours discret, se tenant à bonne distance des coteries philosophiques. Une réserve dont fait également preuve envers lui la faculté poitevine. Selon Pierre Francisci, *«Poitiers ayant plutôt philosophiquement une empreinte catholique, Levinas n'y a pas fait beaucoup d'émules. Les enseignants qui ont suivi avaient une tendance institutionnelle et seul Daniel Saintillan faisait régulièrement allusion à Levinas dans ses cours.»* Aucun événement ou colloque n'est venu célébrer le centenaire du plus âgé des jeunes professeurs de l'histoire du département de philosophie de Poitiers et du plus «tranchant», à défaut d'être le plus brillant devant un auditoire. ■